

LA CRITIQUE

DES LIVRES

La descendance du « Journal des Goncourt »

Après avoir soulevé de nombreuses polémiques, sans qu'on sache trop pourquoi, le « Journal des Goncourt » a suscité des imitateurs, dont la liste ne semble pas close, et dont les principaux sont : Léon Bloy, dans sa fameuse série du *Mendiant ingrat*, de *Cochons-sur-Marne*, du *Vieux de la montagne*, etc., puis, chronologiquement, Jules Renard avec son *Journal* en plusieurs volumes, Maurice Barrès avec ses *Cahiers* posthumes, et enfin André Gide, dont les *Pages de journal* viennent de paraître. J'aime beaucoup, pour ma part, ces notations, au jour le jour, d'hommes de lettres et d'artistes, que ne bride plus la nécessité d'un exposé ou d'une intrigue romanesque, et qui nous livrent leurs observations toutes crues, ou à peu près toutes crues, et, à travers ces observations, de grandes parties de leur personnalité. Les quatre écrivains que je viens de citer sont tous quatre d'excellents écrivains, et d'une puissante originalité. Je m'en vais tâcher de les définir, à travers leurs façons de voir, de juger, et aussi de se confesser.

◆ ◆

Léon Bloy, qui avait les Goncourt en horreur — sans qu'on sût non plus pourquoi — était, comme il appert de son journal, un homme de lettres, un mystique et un polémiste. Je l'ai appelé le théologien de la misère, et il a fait entendre sur le pain quotidien, l'amour conjugal (il avait épousé une femme admirable), les trésors cachés de l'âme, des pages splendides, parfois prophétiques.

Il vécut, dans son siècle morne et sans générosité, comme une méduse aux mille couleurs, qui agonise sur le sable. Il fut totalement ignoré, sauf par une élite, dont le génial savant Ternier est le type le plus représentatif. Sans le *Mercur* de France qui le recueillit, et sa prose géante, il serait littéralement mort de faim. Mais, depuis sa mort, la gloire s'est levée pour lui et il a, par le vaste monde, plusieurs milliers d'admirateurs fidèles. Je m'en m'en suis rendu compte quand j'ai fait, sur lui, en 1929, une conférence à Bruxelles, où j'étais exilé. Je reçus, sur son compte, près de deux cents lettres enthousiastes, venant de France et de l'étranger. S'il n'y a pas encore, comme pour Browning et Marcel Proust, des « Sociétés Léon Bloy », M. Bollery publie périodiquement, à La Rochelle, des *Cahiers Léon Bloy*, et ce mouvement ne fera que grandir.

Je n'ai pas fréquenté, ni même aperçu Léon Bloy, et pour cause. Mais j'ai bien connu, dans mon âge mûr, Jules Renard, qui fut mon collègue à l'Académie Goncourt et pour lequel j'éprouvais de la sympathie, en dépit de la divergence de nos opinions politiques.

Je n'ai jamais exigé de mes confrères qu'ils fussent de mon avis. En revanche, je n'ai jamais admis qu'ils prétendissent m'imposer leur avis. Le *Journal* de Renard est assez amer, car il n'eut pas, de son vivant, le succès auquel il avait droit. Cela tient à une certaine ironie acerbe et rustique, descendant en droite ligne de Vallès, avec un dessin plus compliqué. Il fréquente Rostand, mais — cela se voit — il ne goûte guère son habileté dramatique, ni, comme disent les Anglais, son comportement. Parmi les gens de théâtre, dont les attitudes l'horripilent, il n'aime vraiment que Lucien Guitry, qui était en effet charmant et plus original que la plupart de ses auteurs. Il avait Mirbeau en horreur, et cela se voyait du reste à la façon dont, à table, il le regardait de ses yeux perçants. Son amour pour sa femme et ses enfants éclate à chaque page de ces Mémoires dispersifs, où il y a des morceaux étonnants de perspicacité et de rendu. Son poète était Victor Hugo, dont il parlait comme parle de lui Fernand Gregh, dans sa belle et savante apologie. Quand il est sur le sujet des paysans — de la Nièvre — il abonde en remarques judicieuses et comiques. Mais il ignore les princes paysans, de Bretagne, de Provence ou du pays basque et, bien que féru de lyrisme, il n'entendait rien à Mistral. Quand on le contredisait, il vous fixait de son oeil rond et narquois.

Ses comparaisons et métaphores d'histoire naturelle sont demeurées célèbres : « Les journées sont toujours 333... La puce, grain de tabac à ressort... etc. » On en trouve à profusion dans son journal, et des dialogues avec son petit garçon délicieux. Hérissé et parfois écorché vif, il devient tendre quand il parle d'une personne comme Marthe Brandès, qui, en effet, était un être à part. Ses jugements littéraires, parfois étroits, sont d'un homme qui a du bon sens, de la hargne et le goût de la sincérité. Ce *Journal* de Renard n'a pas été remarqué par la critique comme il aurait dû l'être. L'auteur de *L'Ecornifleur* et des *Philippe* avait la langue dure et ne ménageait personne. Il

avait la veulerie et la poltronnerie en horreur, ainsi que la camaraderie. Sa physiologie, voisine de celle de Rochefort — face triangulaire, front bombé et en avancée, des yeux ronds et perçants — était singulière et attrayante. J'ai passé à bavarder avec lui des heures délicieuses.

◆ ◆

Les *Cahiers* de Barrès montrent l'homme de lettres moins que ceux de Jules Renard, mais donnent, sur l'homme tout court, des renseignements précieux. Dans sa jeunesse, il était très gai et d'une ironie délicieuse. Pour parler français, il se fichait de tout et de tous. C'était le temps du *Jardin de Bérénice*, venant après *Sous l'œil des barbares* et de *L'Ennemi des rois*. Il était moins romancier alors qu'essayiste et ses débuts dans le journalisme, au *Figaro*, au temps du Panama, furent retentissants. Puis l'idée de la mort entra en lui, avec le désir de jouer un grand rôle politique, et de le jouer rapidement. Ses conceptions sur la terre et les morts, qui rejoignent celles d'Auguste Comte, en amplifiant sa perspective sur la disparition corporelle, l'amènèrent à la recherche de son hérité lorraine et au grand drame et problème de la frontière franco-allemande et du Rhin. En même temps, il se préoccupait de la vie monastique et de la naissance de la foi. On connaît ses beaux travaux et ses belles interventions parlementaires sur ces thèmes éternels. Après nous être un peu perdus de vue, nous nous étions retrouvés à la Chambre de 1919, après la victoire, sur les mêmes bancs, et nous bavardions à loisir de la foi, qu'il aurait voulu avoir, de Maurras, qu'il aimait profondément et d'une façon toute particulière, et de la diversité divertissante de nos chers collègues.

◆ ◆

• •

Avec l'âge et l'Académie, le cher Barrès était devenu pas mal conformiste et respectait, ou ménageait, des gens en fonctions, ou en place, qui me paraissaient dénués de tout intérêt. Je l'en plaisantais et nous retrouvions à ce sujet nos rires d'autrefois.

Assez caché était en lui le goût du surnaturel, qu'il avait développé jadis au contact de son ami Stanislas de Guaita, curieux garçon s'il en fut. Il pensait, comme le philosophe grec, que tout est plein d'âmes et de démons et il me raconta un jour, sincèrement, que Guaita était venu le visiter, pendant qu'il travaillait sous la lampe et qu'il avait dû le prier de s'écartier. Il aimait ce qui est latent, inexprimé, l'ellipse et, par conséquent, Pascal. Cet amour pour le maître des *Pensées* alla chez lui en augmentant et le rendit tangent au catholicisme pur et simple. On trouvera, dans ses *Cahiers*, cette attraction manifeste qu'augmentent les douleurs inévitables et les ennuis de toute existence en vedette. Parti de Chateaubriand et de ses pompes, il arrivait à l'auteur des *Provinciales*, en qui il retrouvait la partie non lorraine, mais arverne, de ses origines. Mais l'écrivain dont il fut toujours le plus impressionné fut Michelet, l'ensorceleur. Car si les partis pris historiques de Michelet sont parfois comiques et parfois révoltants, sa langue, pleine de césures, d'ombres et d'éclats, est admirable. Je ne me suis jamais lassé de le relire et nous ne cessons, Barrès et moi, à la Chambre, de parler de lui.

Parti d'une ironique recherche de conciliation entre l'Intellectuel et le sensible, Barrès, devenu fervent nationaliste, se donna à la défense de l'idée de Patin, puis à la poursuite de la fol. Il faut admirer, avec son langage tout ensemble rare et habile, semé de trouvailles charmantes et sévères, sa constante sincérité.

• •

Les Pages de journal d'André Gide, remarquable écrivain lui aussi, mais de la lignée Montaigne et Montluc, respirent une constante anxiété, avec un besoin d'épanchement, d'application de soi qui rappelle par moments Jean-Jacques Rousseau. Il y a chez lui une remarquable rébellion contre les préjugés, les poncifs, les thèmes convenus, qu'il confond parfois avec la normalité et les penchants sains et traditionnels. Il est préoccupé de Barrès, dont il admire le trouble, dont les certitudes l'écartent. Arrivé à un suprême insouciant des élégances, que, pour ma part, le partageant, je comprends fort bien, il n'est point parvenu encore aux délices de la brutalité. Par endroits, il se cherche à tâtons dans une nuit des sens, illuminée des éclairs de l'esprit. Ses affinités avec Nietzsche (notamment dans *Le Voyageur et son ombre*) sont certaines. Il est plus physiologiste que psychologue, humaniste, curieux de la nature humaine, et plutôt de ses erreurs que de son équilibre, ce qui le différencie d'un Goethe ou d'un Renan, pour prendre deux incrédules de sa catégorie. Situé à l'opposé de ses idées, partisan de la famille et de la propriété, qu'il déteste conjointement jusqu'à en perdre le souffle, je le lis, je l'avoue, avec délices et pour son art, et pour sa liberté d'allures, et pour son horreur frémissante de l'hypocrisie.

• •

Dans ce dernier livre il y a beaucoup d'esprit et de sens du comique. Ses pages sur le caractère, tout en contradictions, de son oncle Charles Gide, le célèbre économiste, sont ravissantes de gaieté et traversées d'un air salubre. Elles sont aussi familiales et mettent en défaut le vitupérateur du foyer. A chaque instant, une citation en sa place, une réflexion pénétrante éveillent l'alacrité de l'esprit. Il égratigne celui-ci que j'aime bien, il griffe des pensées qui me sont chères, mais encore une fois cela n'a pas d'importance à mes yeux et ses ouvrages sont de ceux que je dévore, sitôt parus.

On voit, par ce rapide examen de quatre cahiers de notations de quatre écrivains si dissemblables, l'importance que prendra le *Journal* des Goncourt pour les critiques de l'avenir. Les deux frères ont semé les dents du dragon et donné une formule que se repassent des hommes de lettres de haute valeur, désireux de s'exprimer sans contrainte. J'ajoute que ce genre ne supporte pas la médiocrité et que, sous une plume émoussée, il devient aussitôt insipide.

J'ai gardé très net le souvenir de la première lecture que fit à mes parents Edmond de Goncourt de passages de son célèbre *Journal*, vers 1885. Il s'agissait des divers Magny, des conversations de table du docteur Charles Robin, de Renan et de Berthelot et d'une visite à Michelet. Ce sont là de fameux morceaux et qui donnaient l'impression d'un chef-d'œuvre. Mon père dit à Goncourt : « Ce serait un crime, mon ami, que de ne pas publier cela. » On sait la suite et comment, vers la fin de sa vie, ce *Journal* donna au vieux maître beaucoup de tracas. Alphonse Daudet a conté cela dans ses *Ultima*.

Léon DAUDET.